

RIEN N'EST MORT

Nom : Sacha Arethura

Genre : Homme

Né·e en : 1998

Adresse : Rennes

Téléphone : 0671726806

Email : sacha.arethura@gmail.com

Instagram : <https://www.instagram.com//sacha.arethura/>

Observations :

RIEN N'EST MORT

Réponses Dossier

SCÉNARIO 5x2 minutes

“RIEN N’EST MORT”

ÉPISODE 1 — « LE HÉROS D'ARGENTINE »

1. EXT. CIMETIÈRE - JOUR

Une tombe fraîche, simple, sobrement gravée : “BLAS KASTNER (1912–2001)”.

Devant, **MIGUEL** (45), costume gris, mal taillé mais propre, bouquet de fleurs à la main. À ses côtés, **MARIA** (8), sa fille, totalement désintéressée, joue avec son chewing-gum en le tirant le plus loin possible de sa bouche.

Miguel prend une grande inspiration.

MIGUEL (*ému*)

Voilà, Maria, c'est là. Blas Kastner. Sans lui, je serais pas là. Et toi non plus.

MARIA

C'est lui le gars que tu dis toujours qu'il était un héros ?

Miguel s'accroupit près d'elle, pédagogique.

MIGUEL (*fier mais gêné*)

Exactement. Il a sauvé Pépé pendant la guerre. Blas c'était...

(*cherche ses mots, maladroit*)

... un homme droit. Discipliné. Fort. Très fort. Quand il fallait agir, il agissait, quoi. Sans hésiter.

MARIA

Genre Superman ?

MIGUEL

Superman, il est trop gentil. Batman. Batman il est gentil, mais parfois il... cogne un peu. Il fait un peu mal aux méchants ! ...

(*se perd dans ses explications*)

Parfois même très mal, si nécessaire.

MARIA

Alors il tapait des gens ?

Miguel mal à l'aise, réfléchit maladroitement.

MIGUEL

Il savait s'imposer, tu comprends ? Si quelqu'un était... méchant, ou différent, enfin, s'il ne rentrait pas dans les cases, Blas le remettait à sa place.

MARIA

Ah... donc il était un peu méchant ?

Miguel écarquille les yeux, horrifié.

MIGUEL (*vite, paniqué*)

Mais non ! Blas, il faisait ça pour protéger les gentils !

(*s'enfonce*)

Tu sais, il faut casser quelques œufs pour faire une omelette, hein ?

MARIA (*hausse les épaules, déçue*)

En fait, il cassait des œufs ?

MIGUEL

Écoute chérie, on va oublier les œufs. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'il a sauvé Pépé. Point.

Maria réfléchit, fronçant les sourcils.

MARIA

Pépé il disait que les héros, c'est ceux qui sauvent tout le monde. Pas juste une seule personne.

Miguel, bouche ouverte, pris au dépourvu, n'a pas le temps de répondre.

Un homme âgé, très élégant, **WERNER** (83), apparaît derrière eux, discret, observant la scène. Miguel ne le remarque pas tout de suite.

WERNER

Excusez-moi...

Miguel sursaute, se retourne.

MIGUEL

Pardon... Je ne vous avais pas vu...

WERNER (*très calme, très doux*)

Vous permettez que je reste seul un moment avec lui ?

Miguel, déconcerté, hoche vivement la tête.

MIGUEL (*troublé*)

Bien sûr, on avait...fini...

Miguel s'éloigne rapidement avec Maria. Celle-ci murmure en partant.

MARIA (*à Miguel, discrète*)

Et lui, c'est Alfred ?

Miguel pousse doucement sa fille pour qu'elle avance plus vite.

Werner s'accroupit dignement près de la tombe. Il retire son chapeau avec solennité. Regard pensif.

WERNER (*bas, d'une voix cinglante et lasse*)

Héros, Blas... Mon cul oui.

Plan fixe sur la tombe, silence tendu. Un pigeon se pose maladroitement sur la tombe et commence à la picorer.

CUT.

ÉPISODE 2 — « BOMBE BLANCHE »

2. EXT. CIMETIÈRE - CRÉPUSCULE

La tombe : “BLAS KASTNER (1912–2001)”.

Devant, deux jeunes hommes, **BENJI** (22) et **KEVIN** (19), survêts noirs mal assortis, allure anxieuse, skinheads capuches remontées sur la tête. Benji tient une bombe aérosol.

BENJI (*essoufflé*)
Celle-là. Sûr. Guette !

Kevin scrute la tombe, incertain, plissant bêtement les yeux.

KEVIN (*très lent*)
T'es sûr gros ? Kastner ça... ça sonne chleuh. Faut genre une tombe où c'est écrit “feuj” dessus. Là au moins, y'a pas d'erreur.

BENJI
Tête de bite, t'es con ou quoi ? Ça s'écrit jamais dessus !

KEVIN
Bah pourquoi pas ?

BENJI
Parce qu'ils veulent pas qu'on sache.

KEVIN
Mais nous, comment on sait alors ?

BENJI
Mais gros : KAST-NER ! Avec un “ERRR” comme dans “CASHER” : c'est 100% feuj !

Kevin hoche la tête, totalement perdu.

KEVIN (*faussement intelligent*)
C'est quoi déjà “casher” ?

BENJI (*hésitant, mais ferme*)
Casher c'est... un truc en gros, c'est les trucs que les feuj mangent en scred. C'est pour ça qu'on connaît pas.

Kevin acquiesce, impressionné par l'explication..

KEVIN
Ah ouais, chaud.

Benji secoue nerveusement la bombe aérosol.

BENJI
Vas-y, frère. Honneur à la race.

Il tend la bombe à Kevin qui hésite avant d'appuyer. Il presse vigoureusement : rien ne sort.

BENJI (*paniqué*)

Qu'est-ce que tu fous ? Vas-y tague !

KEVIN (*se débat maladroitement*)

J'y arrive pas, ça sort pas... Putain, ça colle partout, cette merde !

Benji se penche vers lui, examine la bombe de plus près.

BENJI

Mais putain Kevin... c'est de la colle ! T'as pris de la colle !

KEVIN (*désemparé, honteux*)

Impossible. J'ai pris celle à ma reum..

(*prend conscience*)

Ah non... oh la conne. C'est celle pour son scrapbooking.

Benji recule, atterré, les mains sur la tête.

BENJI

Scrapbooking ? Mais putain qu'est-ce ta mère elle fout avec du scrapbooking ? Elle est devenue juive ou quoi ?

KEVIN (*vexé, dramatique*)

Putain, arrête ! C'est du loisir créatif, ça n'a rien à voir avec... enfin, tu vois quoi !

Benji, affolé, regarde autour d'eux, paranoïaque.

BENJI

On s'arrache. Si les keufs ils nous chopent avec ta colle de maternelle c'est trop la honte.

KEVIN (*résigné, épuisé*)

C'est toujours pareil dans ce pays...

Ils détalent précipitamment, trébuchant sur les graviers.

Sur la tombe, une croix gammée collante, transparente et ridicule sèche doucement au crépuscule.

CUT.

ÉPISODE 3 — « LE TRÉSOR D'HELVÉTIE »

3. EXT. CIMETIÈRE - AUBE

La tombe : “BLAS KASTNER (1912–2001)”.

Devant, trois personnes. **ANTOINE** (35), nerveux, sa sœur **ÉMILIE** (38), visiblement agacée, et à côté d'eux, **XAVIER** (50), yeux fermés, mains levées, bijoux bruyants.

XAVIER

Je ressens... je ressens fortement une présence... très, très intense.

Émilie lance un regard désabusé à Antoine.

ÉMILIE

Ça tombe bien, on est dans un cimetière.

ANTOINE (*énervé*)

Arrête. Laisse-le bosser. On a payé.

Xavier tremble, ouvre brusquement les yeux.

XAVIER (*théâtral, trop fort*)

Attendez ! Il veut parler. Je sens qu'il veut parler !

ÉMILIE

Bah tiens. Tonton Blas n'a jamais parlé en 89 ans, et il commencerait maintenant ?

ANTOINE

Tais-toi !

XAVIER (*ouvrant brusquement les yeux, terrifié*)

Le coffre ! Il me parle d'un coffre... en Suisse !

ANTOINE

J'en étais sûr ! T'entends ça soeurette ? La Suisse ! Le coffre ! L'héritage ! Je te l'avais dit !

XAVIER (*se reprenant, confus*)

Non attendez... il insiste, il répète quelque chose... mais en autrichien... ancien.

Émilie échange un regard sceptique avec Antoine.

ANTOINE

En “autrichien ancien” ? Tonton Blas ?

ÉMILIE (*ironique*)

Évidemment. Un résistant qui parle autrichien, c'est connu.

ANTOINE (*furieux, en aparté*)

T'arrêtes avec ça ! On sait pas exactement ce qu'il a fait d'abord et puis...

XAVIER (*accent grotesque, yeux exorbités*)

“Schlüssel... Schließfach... Dummkopf Juden !”

ANTOINE (*excité*)

T'entends ça ? C'est précis Émilie ! Précis ! "Dummkopf Juden", ça doit être une banque à Zürich !

ÉMILIE

Ça veut dire quoi ton truc, Nostradamus ?

Xavier hésite, gêné, bafouille.

XAVIER (*pris au dépourvu*)

"Dummkopf", ça fait... euh... dumb... stupide... idiot... Et "Juden", c'est...

ÉMILIE

Attendez, il nous traite de "juifs débiles" ?

ANTOINE (*se tournant vers Émilie, menaçant*)

Écoute, ça suffit, Émilie. Depuis que Tonton est mort, tu veux tout garder pour toi. Laisse-moi récupérer ce coffre.

ÉMILIE

Récupérer quoi, Antoine ? Ton coffre suisse, c'est une légende familiale à deux balles.

ANTOINE (*hors de lui*)

Ah oui ? Et toi qui fantasmes qu'il était collabo ? Ça te dérange pas pour hériter ?

Xavier, très gêné, regarde autour de lui, tente maladroitement de s'éclipser.

XAVIER (*faussement mystérieux, pressé*)

Je... je sens une urgence spirituelle ailleurs... Je vais devoir vous laisser...

Il commence à reculer lentement.

ÉMILIE (*le fusillant du regard*)

C'est ça, bonne urgence !

ANTOINE (*affolé, retenant Xavier par la manche*)

Mais non, attendez ! Vous devez nous donner plus de précisions ! On paie comment sinon ?

XAVIER (*dignement, en dégageant sa manche*)

L'argent n'est rien face au devoir spirituel, monsieur. Je vous ferai parvenir ma facture par courrier.

Il fuit rapidement en zigzaguant entre les tombes.

ANTOINE (*se tournant vers Émilie, furieux*)

Tu vois ce que t'as fait ?

ÉMILIE

Oui. J'ai économisé 300 euros.

Ils restent face à face, silencieux, glacés devant la tombe.

ÉPISODE 4 — « LE MANTEAU EN CUIR »

4. EXT. CIMETIÈRE - JOUR

La tombe : "BLAS KASTNER (1912–2001)".

Devant, **MARIE-CLAIRE** (75), élégante, sobre, émue. Elle s'incline doucement, la voix nouée.

MARIE-CLAIRE

Si tu savais comme tu me manques.

Un cliquetis sec de talons : **BRIGITTE** (72), allure sévère, mise soignée mais criarde, arrive d'un pas raide. Son accent trahit une origine germanique.

BRIGITTE

Madame. Je peux me recueillir aussi ?

Marie-Claire surprise, sourit timidement.

MARIE-CLAIRE

Je vous en prie... Vous le connaissiez ?

BRIGITTE (*glaciale*)

Oh oui. Très bien.

Silence gêné. Marie-Claire tente maladroitement d'engager la conversation.

MARIE-CLAIRE

Moi, c'était mon mari... Quarante ans de vie commune.

BRIGITTE (*hautaine*)

Félicitations. Moi, je l'ai seulement eu à Paris.

Marie-Claire blêmit, confuse.

MARIE-CLAIRE

À Paris ?

BRIGITTE (*d'un ton presque attendri*)

Il passait ses soirées chez moi, dans le 9ème. Une garçonnière modeste, mais avec tout ce qu'il fallait : un miroir au plafond, un petit tourne-disque... et une très bonne cave.

MARIE-CLAIRE (*mal à l'aise*)

Je crois que... je ne veux pas...

BRIGITTE (*la coupant, imperturbable*)

C'était un homme de goût. Très... structuré. Toujours en costume. Toujours les mêmes bottes parfaitement cirées.

(*petite pause*)

Il me faisait appeler "ma générale".

MARIE-CLAIRE (*frémissante*)

Je vous prierai de garder vos fantasmes pour vous.

BRIGITTE (*se penche vers Marie-Claire*)

Ah mais ce n'étaient pas des fantasmes. C'était du concret. Du dur.

(pause, yeux mi-clos)

Une fois, il est arrivé avec un manteau en cuir si épais qu'on aurait dit qu'il portait l'Europe entière sur le dos.

Marie-Claire recule, choquée.

MARIE-CLAIRE

C'est obscène !

BRIGITTE *(provocante, sans filtre)*

Un sacré numéro. Toujours élégant, discret...

(souple, émue)

Puis quand ça c'est fini, il est parti aux Amériques. Il disait que la ville était devenue trop tendre à son goût.

Marie-Claire recule, dévastée.

MARIE-CLAIRE *(chuchote)*

C'était pour repartir... fonder une entreprise...

BRIGITTE

Il en a fondé, oui. Des entreprises de nuit. Et de douleur.

Brigitte se redresse dignement, jette un regard amer à la tombe.

BRIGITTE *(murmure ironique, méprisant)*

Si les gens savaient ce que tu étais vraiment, mon salaud, ils cesseraient de t'apporter des fleurs.

Elle fait demi-tour laissant Marie-Claire pétrifiée, figée dans un silence de plomb.

CUT.

ÉPISODE 5 — « LE MANTEAU EN CUIR »

EXT. CIMETIÈRE - JOUR

La tombe : "BLAS KASTNER (1912–2001)".

WERNER (83), chapeau à la main, reste silencieux quelques secondes, fixant la pierre tombale, bouleversé. Au loin s'éloignent Miguel et Maria.

WERNER (*doux, voix tremblante d'émotion*)

Eh bien voilà... ça y est. On est là.

(*soupire*)

Tu sais, depuis que t'es parti, les soirées sont longues. Très longues...

Il sourit tristement, maladroitement, gêné de ce qu'il vient de dire.

WERNER (*cherchant à changer de ton, plus digne*)

Tu te souviens de notre voyage en Espagne, en 57 ?

(*petit rire tendre*)

Cette nuit-là, dans le train, quand tu m'as dit : "Werner, un jour, tout le monde comprendra pourquoi on a fait ce qu'on a fait."

(*soupire*)

Eh bien, figure-toi que personne n'a jamais compris. On se comprenait bien, toi et moi.

Werner baisse les yeux, embarrassé par son propre aveu maladroit.

WERNER

Et puis... il y avait ce soir d'hiver à Berlin.

(*rougit, avale péniblement sa salive*)

Tu avais beaucoup trop bu.. Moi aussi, c'est vrai... On a dit des choses, on a... fait des choses... qu'on aurait sans doute mieux fait d'oublier.

Werner regarde nerveusement autour de lui, comme s'il craignait d'être entendu.

WERNER (*très gêné, hésitant*)

Enfin... je ne regrette rien. Enfin, presque rien. Juste peut-être le lendemain matin... quand tu as prétendu ne te souvenir de rien. Ça, je t'avoue... ça m'avait un peu vexé... Hans.

Il sourit tendrement, soupire, ému mais digne.

Werner passe sa main sur "BLAS KASTNER" gravé et soupire.

Il sèche discrètement une larme, replace lentement son chapeau sur sa tête, se redresse solennellement et, brusquement, effectue un salut nazi impeccable, droit comme un « i ».

Werner sèche discrètement une larme, ému mais digne. Il remet lentement son chapeau, se redresse, puis, dans un silence cérémonieux, exécute soudainement un salut nazi vers la tombe.

WERNER (*sec, voix forte*)

Heil Hitler !

Il tourne les talons, ses bottes claquant sèchement sur le gravier dans un écho militaire dérangeant. Werner s'éloigne d'un pas assuré, disparaissant dans le crépuscule.

La tombe demeure silencieuse, immobile, sous la lumière déclinante du jour.

FIN.

Titre provisoire : RIEN N'EST MORT

Format : Série courte – 5 épisodes x 2 minutes

Genre : Tragédie comique noire – huis clos en plein air

Un homme est mort. Il s'appelait Blas Kastner. Sur sa pierre : un nom lisse, deux dates. Rien de plus. Mais dans ce cimetière, il n'est pas tout à fait tranquille. Car dès l'aube, les visiteurs défilent. Et chacun vient avec sa version de l'histoire. Chacun avec ses souvenirs. Ou ses mensonges.

Un Argentin sincère, la main sur le cœur, venu dire merci au sauveur de son père. Il parle à sa fille d'un héros. D'un homme droit. Fort. Radicale, parfois. Mais bon. Jusqu'à ce que l'ombre d'un doute vienne faire trembler la voix. Et qu'un vieil homme, silencieux, attende son tour...

Puis ce sont deux néonazis en survêt, en quête de tombes à profaner. Mais les noms sont ambigus. Juif ou pas juif ? Allemand ou juste pas de bol ? Ils se disputent, collent une croix gammée à l'UHU... puis repartent, ridicules, comme ils sont venus. La haine aussi, parfois, n'a plus de boussole.

Un matin brumeux, un frère et une sœur reviennent, tirant par le bras un médium de foire. Ils cherchent un coffre suisse — ou un prétexte pour s'entre-déchirer encore. Mais Blas Kastner, depuis l'au-delà, leur parle en « autrichien ancien »... Et les insulte copieusement. À moins qu'il ne leur laisse un code. Qui sait.

La veuve, elle, vient en silence. Avec pudeur. Mais une femme débarque, talons secs et souvenirs fétichistes. Elle parle de soirées cuir, de surnoms militaires, de dégoût, d'amour. Et de ce qu'il faut bien appeler une double vie.

Enfin, le vieux revient. Celui qu'on a vu, discret, au début. Il ne dit pas grand-chose. Seulement ce qu'il reste, quand on a aimé un homme toute une vie sans jamais le dire. Il évoque un train en 57. Une chambre à Berlin. Une nuit. Puis il lève le bras. D'un geste sec. Le dernier salut. Celui qu'on aurait préféré ne jamais voir.

RIEN N'EST MORT est une série brève, une farce funéraire acide et inconfortable. Un jeu de piste sans réponse, où chaque témoignage rouvre une plaie. Un mort. Cinq récits. Et la mémoire collective qui se fissure, doucement, comme une vieille dalle sous la pluie.

NOTE D'INTENTION – RIEN N'EST MORT

Il y a quelques mois, je me suis retrouvé dans un cimetière pour un enterrement auquel je n'avais pas envie d'être. Je ne connaissais presque pas le défunt. Et pourtant, en l'espace d'une heure, j'ai entendu plusieurs versions radicalement opposées de sa vie : le cousin qui le voyait comme un résistant, la tante qui murmurait qu'il avait « fui quelque chose », une collègue qui lui prêtait un cœur en or, et un voisin persuadé qu'il était un sale con. Ça m'a marqué.

Je suis resté un temps devant sa tombe, après tout le monde. Et je me suis demandé :
Qu'est-ce qu'on enterre vraiment, quand quelqu'un meurt ?
Sa vie, ou ce qu'on a projeté dessus ?
Son histoire, ou notre besoin de croire à une version plus facile ?
C'est de là qu'est née *Rien n'est mort*. Une série courte, oui — mais tendue, grinçante, organique, comme une gifle douce, ou un fou rire au mauvais moment.

Ce qui m'intéresse, c'est « l'écart ».

L'écart entre ce qu'on dit, ce qu'on tait, ce qu'on pense entendre.
L'écart entre la mémoire officielle et les murmures de famille.
L'écart entre les vivants et les morts — ce dialogue impossible, où chacun parle pour lui, et prétend parler pour l'autre.
Dans la série, on suit cinq duos (ou monologues) qui viennent se confronter à une tombe.
Toujours la même.
Toujours filmée en plan fixe, sans tricher.
Et pourtant, chaque épisode révèle un nouveau pan, une nouvelle version, une nouvelle absurdité.

Pourquoi le format 5x2 minutes ?

Parce que deux minutes, c'est court — mais dans une vie, parfois c'est tout ce qu'on a :
Deux minutes pour dire adieu.
Deux minutes pour régler un compte.
Deux minutes pour réécrire une vérité.
Ce format m'impose un cadre qui me stimule : pas de gras, pas de détour. Une situation, une tension, un surgissement.
Et surtout, la possibilité de construire une narration en fragments, en creux, où l'accumulation crée le portrait, où chaque voix est subjective, bancale, sincère — et donc forcément suspecte.

Et pourquoi un nazi ?

Parce que le silence est parfois le plus gros mensonge.
Parce qu'on vit encore aujourd'hui avec des zones grises historiques, des familles qui ont préféré « ne pas poser de questions », et des figures ambiguës qu'on a transformées en héros sans jamais vraiment creuser.
Parce que la France a produit des collabos très élégants, très silencieux, très "propres sur eux", que la mort a sanctifiés.
Et parce que l'humour est une manière violente et salutaire de mettre les pieds dans la tombe et d'y remuer la poussière.
Je ne cherche pas à faire une satire politique frontale.
Mais plutôt à gratter les dorures d'une pierre tombale, pour voir ce qu'il y a dessous.

Une série simple dans sa forme, mais dérangeante dans ce qu'elle soulève.

Je m'inspire à la fois de la cruauté douce et absurde des frères Coen (*A Serious Man*) et du désespoir drôle de Bertrand Blier.

Un humour noir, absurde, parfois cruel — à la lisière du théâtre et de la confession involontaire.

J'aime les personnages en porte-à-faux, les dialogues où les silences pèsent plus que les mots, les contradictions humaines qui transpirent sans jamais être jugées.

Et j'aime l'idée qu'un homme puisse mourir cinq fois de cinq manières différentes.

Qu'au fond, ce qui nous lie, ce ne sont pas les vérités.

Mais les contradictions qu'on partage.

Sacha Arethura

Sacha Arethura

Je suis né en 1998 en Lorraine, mais j'ai grandi en Bretagne, là où mon envie de raconter des histoires a commencé à prendre forme. En 2017, j'ai été reçu au concours des Beaux-Arts, mais j'ai préféré suivre une autre voie, celle du cinéma — que j'ai choisie d'apprendre en autodidacte, tout en bossant à côté pour payer le loyer.

Aujourd'hui, j'écris et je réalise des films de fiction et des clips musicaux. J'ai eu la chance de collaborer avec des artistes comme Alkpote, IAM, Luv Resval ou Doc Gyneco. Mon prochain court-métrage, WALKA!, sortira en 2025.

-
- [WALKA! - 2025](#)
 - [La Valse - 2024](#)
 - [Clips réalisés](#)

Titulaire du compte

M. SACHA ARETHURA
30 RUE SAINT MELAINE
35000 RENNES

BIC / SWIFT

BOUS FRPP XXX

IBAN

FR76 4061 8804 5200 0406 3670 946

Domiciliation

Boursobank
44 rue Traversière
92772 BOULOGNE-BILLANCOURT CEDEX FRANCE

RIB

Code Banque	Code Guichet	N° de compte	Clé RIB
40618	80452	00040636709	46

**Titulaire du compte**

M. SACHA ARETHURA
30 RUE SAINT MELAINE
35000 RENNES

BIC / SWIFT

BOUS FRPP XXX

IBAN

FR76 4061 8804 5200 0406 3670 946

Domiciliation

Boursobank
44 rue Traversière
92772 BOULOGNE-BILLANCOURT CEDEX FRANCE

RIB

Code Banque	Code Guichet	N° de compte	Clé RIB
40618	80452	00040636709	46

**Titulaire du compte**

M. SACHA ARETHURA
30 RUE SAINT MELAINE
35000 RENNES

BIC / SWIFT

BOUS FRPP XXX

IBAN

FR76 4061 8804 5200 0406 3670 946

Domiciliation

Boursobank
44 rue Traversière
92772 BOULOGNE-BILLANCOURT CEDEX FRANCE

RIB

Code Banque	Code Guichet	N° de compte	Clé RIB
40618	80452	00040636709	46